

La Poupée de porcelaine

*« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : "Sois plus lente" ; et l'aurore
Va dissiper la nuit. »*
Alphonse de Lamartine

Je m'appelle Thomas. À l'époque où cette histoire commença, j'avais 17 ans. Tout débuta au mois d'avril, un mercredi soir. Je rentrais à vélo de mon cours de tennis quand, d'humeur mélancolique, je décidai de faire un détour par Omaha Beach, la fameuse plage du débarquement, en 1944. Hormis quelques promeneurs, la grève était déserte.

J'abandonnai mon vélo non loin et m'assis sur les rochers. Je posai mes coudes sur mes genoux, la tête soutenue par les mains, et je restai là, à regarder la mer, laissant vagabonder mes pensées.

Je ne sais pas combien de temps je m'étais attardé là, hypnotisé par le reflux incessant des vagues ; quoi qu'il en soit, la sonnerie de mon portable me tira de ma rêverie. C'était mon frère aîné, Paul, qui me demandait pourquoi je n'étais pas encore rentré, me traitait de crétin, me disait qu'il avait faim et que par conséquent je devais me dépêcher. Je soupirai, rangeai mon téléphone et me levai. Je m'étirais puis repartis vers mon vélo quand je vis une fille, assise elle aussi sur les rochers et contemplant l'horizon. Plongé dans mes pensées, je n'avais pas entendu ni vu l'inconnue arriver.

Tenant mon vélo par le guidon, je retardai mon départ. En fait, je connaissais cette fille. Elle était dans mon lycée. Je ne lui avais jamais parlé, mais je l'avais remarquée à cause de son attitude toujours très discrète. C'était paradoxalement ce qui avait attiré mon attention. Ses vêtements foncés – une jupe et un chemisier – faisaient ressortir son teint pâle et ses cheveux roux, qui descendaient jusqu'au milieu du dos, étaient toujours détachés ou ramenés en arrière par un bandeau. D'après ce que j'avais pu constater en la croisant dans les couloirs de l'école, elle ne se maquillait pas et ses cils naturellement longs et noirs faisaient ressortir ses yeux verts. L'un de ses bras était négligemment posé sur son genou et l'autre retenait sa tête, appuyée sur le plat de sa main.

Elle était en terminale, comme moi, mais nous n'avions aucun cours en commun. Je m'étais discrètement renseigné sur elle et j'avais appris, par un de mes amis qui était dans son cours de latin, qu'elle était toujours seule, ne parlait jamais aux autres et s'appelait Sophie.

N'ayant ni le temps ni le cran d'aller lui parler, j'enfourchai mon vélo et partis.

À partir de ce jour, j'allai tous les soirs vers 20 heures m'asseoir sur les rochers, au même endroit que la première fois. Et, chaque soir, je retrouvais Sophie regardant la mer. Quelque chose chez cette fille n'allait pas ; la tristesse émanait d'elle comme la chaleur émane du soleil. Peut-être était-ce la raison de sa constante solitude – ou bien était-ce l'inverse ?

Ce petit jeu dura environ deux semaines, au bout desquelles je décidai de la dessiner. J'emmenai donc un soir avec moi mon bloc à dessins, mes crayons à papier, une gomme et une estompe. Je pratiquais le dessin depuis que je voulais me distinguer de mon frère. Paul, de deux ans mon aîné, était le plus exubérant de nous deux, celui que tout le monde aimait parce qu'il était drôle, intelligent, désinvolte, charmeur. Moi, en comparaison, je n'étais qu'une pâle copie. Je l'observai se donner en spectacle et vécu dans son ombre jusqu'au moment où je me mis à dessiner. Par mon habileté à manier un crayon, je réussis bientôt à me démarquer de lui.

Je choisis de la croquer de trois-quarts dos, afin de ne pas être repéré et d'avoir la mer et les rochers en arrière-plan. J'esquissai sa bouche close, son nez grec, ses cheveux ondulés tombant le long de son dos et retenus par un bandeau, sa main droite posée sur son genou et l'autre appuyée sur le rocher, son dos couvert d'un gilet noir, sa jupe dentelle. Les fois suivantes, je précisai les traits, estompai les ombres et colorai ses vêtements, avant de m'attaquer au paysage. Trois jours plus tard, mon œuvre était terminée.

Une question se posait cependant : que faire de ce dessin ? J'aurais voulu le donner à Sophie, mais j'étais trop intimidé pour faire le premier pas. Je le gardai donc pour moi, en prenant soin de le cacher dans un tiroir de mon bureau. Si l'un de mes parents ou, pire, mon frère, tombait dessus, les questions et les sourires en coin fuseraient et alors je ne serais plus tranquille : Sophie était mon secret et je voulais le garder.

Je pensais tellement à elle, à la façon dont je pourrais l'aborder, que je passais plus de temps à imaginer des scénarios qu'à rassembler tout le courage nécessaire afin d'aller lui parler. Finalement, je me jetai à l'eau : je fonçai tête baissée à sa rencontre, sans plus tergiverser.

– Hum... excuse-moi... Tu... tu attends quoi ?

– Le déluge, me répondit-elle du tac au tac, sans bouger d'un pouce.

Mon frère avait raison : je suis un crétin. Poser une telle question, non mais quelle idée !

– Quelqu'un, alors ?

Sait-on jamais, peut-être attendait-elle son père parti il y a des années sur un bateau et qui ne serait jamais revenu, comme on voit dans les films.

– Non plus.

Décidément, elle n'était pas très loquace. Ça ne me facilitait pas la tâche. Et elle n'avait toujours pas esquissé le moindre geste. Changement de stratégie : j'optai pour la sincérité.

– D'accord... Hum, en fait, c'est parce que ça fait un moment que je te vois, le soir, te poser au même endroit et regarder la mer.

Elle ne répondit rien.

– Et donc, ça a attisé ma curiosité.

Toujours rien.

– Laisse tomber, soupirai-je tristement. Excuse-moi de t'avoir dérangée.

Je m'éloignai, désespéré par mon affligeante perte de moyens, quand elle aussi poussa un soupir. Je me retournai et constatai qu'elle regardait quelque part au niveau de mon épaule.

– Qu'est-ce que tu veux ? me demanda-t-elle.

Je la fixai d'abord, immobile, étonné qu'elle soit revenue sur sa décision de rester de marbre, puis me rapprochai d'elle. Je n'osai pas m'asseoir ; j'avais l'impression que mon sursis dépendait de ce que j'allais lui répondre.

– À vrai dire, rien de spécial. Juste discuter...

Cette fois, mon regard croisa le sien. Elle eut un hoquet de surprise, ses yeux s'agrandirent et elle posa la main sur sa bouche. J'étais tout décontenancé : qu'avais-je fait pour mériter cette réaction horrifiée ?

Je lui demandai ce qui n'allait pas en posant une main sur son épaule et en me baissant pour mieux la voir. Elle se dégagea et partit en courant. J'étais cloué sur place de stupéfaction.

Elle ne vint pas les jours suivants. Sa réaction me restait totalement inexplicée mais je m'en voulais car, non seulement je l'avais effrayée, mais en plus ma présence l'empêchait de se rendre dans cet endroit qu'elle semblait beaucoup aimer. J'avais décidé de prendre chaque soir le dessin que j'avais fait d'elle afin de lui offrir le jour où elle reviendrait, en guise d'excuse.

Comme je l'espérais, elle réapparut quelque temps plus tard. J'étais en train de gribouiller sur le sable avec un bout de bois lorsqu'elle s'assit à côté de moi. Je suspendis tout mouvement, étonné qu'elle soit venue d'elle-même à ma rencontre.

– Bonsoir, me dit-elle.

– Bonsoir...

Je repris mon gribouillage sur sable. J'étais sur mes gardes.

– Je suis désolée, pour ma réaction de l'autre jour.

J'arrêtai mon occupation pour me tourner vers elle ; elle regardait la mer. Je distinguai pour la première fois son visage de près. Je fus frappé par ses yeux vert d'eau.

– Elle était un peu étrange.

– C'est une histoire compliquée..., me dit-elle en fronçant les sourcils, le regard cette fois rivé sur le visage que j'avais dessiné sur le sable.

– Je sais que tu me connais à peine, mais si tu veux raconter...

Et, après un instant d'hésitation, elle m'expliqua.

Depuis toute petite, Sophie était capable de voir le futur, mais d'une manière particulière : il fallait qu'elle croise le regard d'une personne. Elle pouvait tout voir, un épisode anodin de la vie quotidienne aussi bien que la naissance d'un enfant, le mariage ou... la mort de la personne. Ces visions, même sans importance, lui étaient désagréables mais, par-dessus tout, c'étaient les visions de mort que Sophie redoutait le plus. À l'époque où les enfants normaux n'en ont encore qu'une vague notion, comme quelque chose d'abstrait, Sophie l'avait déjà vue à plusieurs reprises. C'est pourquoi elle restreignit les contacts avec les autres : il lui suffisait de regarder une personne dans les yeux rien qu'une seconde pour avoir une vision. Bien sûr, elle en avait parlé à sa mère, néanmoins celle-ci avait jugé bon de n'en rien dire à personne : qui sait ce qu'il serait advenu. Petit à petit, sa mère n'y pensa plus, ou fit comme si ; mais, évidemment, les visions continuaient. Les années passèrent et Sophie, ne pouvant demander de l'aide à personne, finit par repousser toutes les tentatives des gens pour entrer en contact avec elle. Rien ne pouvait soulager sa détresse, sauf les livres. Elle trouvait en eux les amis qu'elle ne pouvait avoir autrement.

Plus elle me racontait son histoire, plus j'étais incrédule. C'était totalement fou ! Mais cela avait le mérite d'expliquer bien des choses : pourquoi Sophie n'avait pas d'amis et ne parlait à personne, et pourquoi elle avait paru effrayée lorsque nos yeux s'étaient croisés.

Si tout cela était vrai, alors je comprenais l'attitude de Sophie. Je réalisai à quel point le contact visuel était primordial, dans les relations à autrui : quand on regarde toujours vers le sol ou une quelconque partie du visage, on donne l'impression de vouloir garder ses distances – en plus de paraître bizarre. Et, à force, tout le monde se détourne de vous. Vous n'existez plus aux yeux des autres.

– Imaginons que je te croie. Dans ce cas, qu'est-ce que tu as vu, la dernière fois ?

Ses mains pressant ses genoux, elle semblait mal à l'aise.

– Ta mort...

– Tout le monde meurt un jour.

– Oui, mais tu avais le même visage que maintenant.

Il y eut un silence.

– Tu ne me crois pas, c'est ça ?

– Je voudrais une preuve.

Elle leva les yeux au ciel, comme pour réfléchir.

– Très bien, voilà ce qu'on va faire. J'ai malencontreusement croisé le regard d'une fille de ma classe, il y a quelques jours. C'est une petite brune aux cheveux courts et lisses. Elle va se tordre la cheville à cause de la pluie. Peut-être dans les jours à venir, vu le temps. Guette toutes les personnes qui ont des béquilles à partir de maintenant et vois si la fille dont je viens de te parler n'en fait pas partie.

En effet, de gros nuages gris annonciateurs de pluie constellaient le ciel. Le vent commençait également à se lever, laissant présager une nuit d'orage.

– D'accord, je ferai attention.

Nous allions nous quitter lorsque je me souvins que j'avais toujours son portrait dans mon sac à dos.

– Au fait, je voulais te donner quelque chose.

Je sortis le dessin de sa pochette et le lui tendis. Elle le prit et le regarda un moment.

– Merci, me dit-elle en souriant.

C'était la première fois que je la voyais esquisser un sourire.

– J'aime bien dessiner et je te voyais tous les soirs venir ici, alors j'en ai profité...

– J'avais remarqué que tu dessinais, mais je ne pensais pas que c'était moi que tu croquais. Merci.

Je partis, à la fois aux anges d'avoir pu lui donner ce dessin mais aussi perplexe par rapport à ce qu'elle m'avait raconté.

Le lendemain, en fin d'après-midi, je remarquai justement une fille, brune et petite, avec des béquilles. Je ralentis le pas pour écouter ce que ses amies, rassemblées autour d'elle, lui disaient :

– Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– C'est idiot, répondit la fille avec un sourire gêné. Je marchais ce matin pour aller au lycée quand j'ai glissé à cause de la pluie et je me suis tordu la cheville !

Je passai mon chemin. Sophie disait donc vrai... aussi incroyable que cela puisse paraître. Sans ce « don », Sophie n'aurait jamais pu dire que cet événement banal arriverait, c'était impossible. Je repensai alors à ce qu'elle avait vu en croisant mon regard et mon cœur se serra. Je ne voulais pas y croire, mais il était difficile, après ce que je venais d'entendre, de douter encore de Sophie.

Je pensai toute l'après-midi à cette histoire et la retrouvai le soir même sur la grève.

– Alors, tu l'as vue ? me demanda-t-elle.

– Oui.

– Tu sais, à propos de ta mort... Je suis désolée, je n'aurais pas dû te le dire.

– Le pire, c'est que je ne sais pas quand ça arrivera... Je peux mourir tout à l'heure comme dans trois mois.

J'avais résolu de faire des efforts afin de ne pas croiser son regard, je ne pus donc pas voir sa réaction. En revanche, elle frôla mon bras, comme pour compenser notre manque de communication visuelle.

– J'ai examiné ton dessin de plus près. Il est très beau, tu as du talent.

Je la remerciai et nous commençâmes alors à parler. Tous les soirs, nous nous retrouvions et discussions un peu avant de nous quitter. J'évitais cependant d'aller lui parler au lycée, car Sophie ne voulait pas être importunée par les autres élèves. Elle pensait que, en me voyant avec elle, les gens viendraient lui poser des questions. Je lui parlais du dessin, de mon frère, de mes parents, et elle me parlait de littérature. J'apprenais beaucoup avec elle et il me venait petit à petit l'envie d'ouvrir un livre, moi qui auparavant n'avais jamais rien lu d'autre que des bandes dessinées et les romans étudiés en classe.

Un soir, nous nous retrouvâmes comme d'habitude à la plage, mais le ciel s'était couvert, le vent envoyait vers nous le sable de la plage et les embruns de la mer agitée. Un orage s'annonçait.

– Tu veux venir chez moi ? me demanda Sophie d'une voix forte pour que ses mots ne soient pas emportés par le vent. Je n'habite pas loin, nous pourrions discuter à l'abri du vent et de la pluie qui arrive.

– D'accord.

Nous allâmes donc chez elle, moi sur mon vélo, elle à pied. Une fois mon vélo calé dans un coin du hall d'entrée, je revins vers elle et nous nous prîmes la main.

Nous étions à peine arrivés chez elle que des trombes d'eau commencèrent à tomber. La mère de Sophie, infirmière, travaillait de nuit à l'hôpital car c'était un peu mieux rémunéré

que de jour. Nous passerions donc la soirée tout seuls. Sophie et sa mère habitaient un appartement modeste : de petites fissures au plafond, quelques taches d'humidité, de vieux radiateurs, des fenêtres sans double vitrage, pas de lave-vaisselle parce que la cuisine était trop étroite... On comprenait tout de suite qu'elles n'avaient pas beaucoup de moyens. La mère de Sophie préférait économiser pour lui acheter des livres et passer une ou deux semaines en Grande-Bretagne (dont elle était originaire) pendant les vacances, plutôt que refaire l'appartement.

Dans le salon, sur un buffet, étaient posées quelques photos de famille. Je vis Sophie, alors âgée d'environ trois ans, mignonne comme un cœur, tenant la main de sa mère et souriant timidement. Sur une autre – elle devait avoir une dizaine d'années –, elle regardait fixement l'objectif, sans sourire ; sa mère était à côté d'elle ; en fond, on pouvait voir Tower Bridge, à Londres. Sur une troisième, où elle n'était pas beaucoup plus jeune qu'alors, elle détournait purement et simplement la tête. Une chose m'intriguait.

– Où est ton père ?

– Je ne sais pas. Il a quitté ma mère quand elle était enceinte. Elle n'aime pas trop en parler. Et je lui ai déjà demandé si avoir des visions pouvait venir de lui, ajouta-t-elle, comme devinant ce à quoi je pensais. Il était tout à fait normal.

Elle sourit tristement et je n'insistai pas.

Sophie m'emmena ensuite dans sa chambre. Je ne sais pas exactement à quoi je m'attendais. Peut-être à entrer dans la caverne d'une chauve-souris, où l'obscurité serait reine. Mais il n'en était rien ; au contraire, elle était étonnamment colorée et me rappelait la conversation de Sophie, si imprégnée des univers décrits dans ses livres. Dans cette pièce aux murs couverts d'affiches et de cartes postales de paysages magnifiques, Sophie, réservée et pessimiste, habillée de vêtements sombres et dégageant une certaine tristesse même quand elle souriait, semblait ne pas être à sa place. Néanmoins, il émanait de ce tableau une harmonie que je ne m'expliquais pas, comme si la lumière de la chambre se réfléchissait sur Sophie et comme si l'aura de Sophie éclairait la chambre.

J'entrai plus avant, lui pris la main et déposai un baiser sur ses lèvres. Sophie me sourit et pressa ma main dans la sienne. Je remarquai alors mon dessin, au-dessus de son bureau. Il était entouré de cartes postales de paysages enneigés, verdoyants, de cerisiers en fleurs, d'océans, de terres arides. En comparaison, mon dessin en nuances de gris faisait pâle figure.

– Rappelle-moi de te dessiner en couleurs, la prochaine fois.

À côté de son lit, je vis la bibliothèque pleine à craquer des livres qu'elle avait lus et dont elle me parlait sans cesse. Quelques-uns étaient posés sur la table de chevet et sur le bureau. J'appris au passage qu'elle lisait aussi en anglais, la mère ayant appris la langue à la fille.

Je profitai de ce que Sophie cherchait quelque chose à manger dans le frigo pour téléphoner chez moi et prévenir que je ne rentrerais pas pour le dîner. J'expliquai que je resterais chez un copain le temps que la pluie torrentielle qui s'abattait sur la ville se calme un peu. Nous mangeâmes ce que Sophie avait trouvé en parlant de tout et de rien. J'avais l'impression qu'elle était moins réservée sur elle-même ; elle me racontait son enfance, ses relations distantes avec sa mère et son impatience de rendre visite, chaque été, à sa famille en Grande-Bretagne, autant de choses qu'elle avait tues lorsque nous parlions à la plage. Une barrière était tombée, mais une part de Sophie me restait encore inaccessible et je sentais, au fond de moi, que les ténèbres qu'elle renfermait pouvaient d'un moment à l'autre s'étendre sur elle, l'engloutir et la briser comme une poupée de porcelaine.

Nous regagnâmes ensuite le salon où, assis sur le canapé, sa tête reposant sur mon épaule, ses jambes repliées sous elle, nous fîmes durer la conversation jusqu'à ce que, peu à peu, les mots se taisent pour laisser parler les gestes. Je découvris de nouvelles sensations. Ma main explorait la sienne, la caressait, la pressait, et Sophie me répondait de même. Je voyais les contours de sa main, la forme de ses doigts, de ses ongles. Sophie se redressa doucement puis me regarda droit dans les yeux. Le ciel gronda. Elle rougit de ce qu'elle avait vu, appuya sa main sur ma cuisse puis m'embrassa.

Tôt le lendemain matin, je sortis de son lit en tâchant de ne pas la réveiller. Couchée sur le côté et une main sous l'oreiller, Sophie respirait paisiblement. Dans la pénombre, je cherchai à tâtons mes vêtements puis me dirigeai vers la salle de bain.

J'avais tellement craint de me retrouver face à sa mère quand elle rentrerait du travail que je n'avais pas réussi à fermer l'œil. Je constatai le résultat en me regardant dans le miroir : j'avais des cernes. Paul ne manquerait pas de remarquer ce détail et ferait aussitôt démarrer la machine à plaisanteries grivoises qu'il avait implantée dans le cerveau et qui fonctionnait à merveille.

Avant de partir, je retournai voir Sophie afin de lui dire au revoir. Elle me prit la main lorsque j'arrivai près d'elle ; je m'accroupis et, m'attirant doucement à elle, elle m'embrassa longuement. Je crus sentir que ses joues étaient mouillées ; avait-elle pleuré ? Finalement,

notre étreinte cessa. Un instant, elle me serra fort la main, comme pour m'empêcher de partir, puis elle la relâcha subitement. Je fermai la porte de sa chambre derrière moi.

En bas de l'immeuble, j'enfourchai mon vélo et commençai à pédaler, dans un état second. Il était environ 6 h 30, il n'y avait pas beaucoup de circulation. Le ciel était clair et, si la route n'avait pas été trempée, personne n'aurait pu dire qu'un orage s'était déchaîné cette nuit-là. Je pédalais machinalement, la tête dans les nuages. Je faisais à peine attention à la route. J'étais fatigué et je pensais bien trop à Sophie pour voir arriver cette voiture, à ma droite. Elle freina brutalement, mais trop tard : je fus éjecté de mon vélo. J'allai m'écraser quelques mètres plus loin. Plusieurs sensations m'assaillirent alors. Une douleur fulgurante, à la jambe droite, me fit serrer les mâchoires. Quelques instants plus tard, je m'aperçus que j'avais également mal à la poitrine – sûrement des côtes cassées. La tête me tournait violemment, ma vision tanguait et j'avais beau fermer mes yeux plein de larmes à cause de la douleur puis les rouvrir, je ne réussissais toujours pas à distinguer ce qui se passait.

– Oh mon dieu ! Mon garçon, tu m'entends ? J'appelle une ambulance !

C'était la voix d'un homme. Terrassé par la douleur, je perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, j'étais dans une chambre d'hôpital. Sur une chaise à côté de mon lit, Paul regardait dans le vide, quelque part au niveau de mes pieds. J'essayai de l'appeler, mais je ne réussis pas à articuler et ma voix était rauque. Néanmoins, ma tentative eut l'effet escompté : mon frère sortit de sa torpeur et tourna la tête vers moi. Son visage afficha une expression que je ne lui voyais pas souvent : l'étonnement. D'ordinaire, peu importe ce qu'on lui disait, Paul ne paraissait jamais surpris ; au contraire, c'était comme s'il le savait déjà et il arborait une espèce de désinvolture joyeuse qui en agaçait parfois plus d'un.

– Bon sang, tu t'es enfin réveillé ! s'écria-t-il, tout sourire. Je reviens ! me fit-il avant de partir en trombe.

Paul revint peu de temps après avec ma mère, dévorée d'inquiétude. Elle se précipita sur moi pour me caresser la joue et m'embrasser.

– On a eu tellement peur, Tom ! Qu'est-ce qui t'es arrivé, pourquoi tu n'es pas rentré à la maison, cette nuit ?

Ces questions me rappelèrent à quel point ma mère pouvait être envahissante et, surtout, que j'avais passé la nuit avec Sophie. Bien sûr, quand j'avais prévenu mes parents que je ne rentrerais pas dîner, je ne savais pas encore que je découcherais. Je lui répondis que j'étais allé chez un ami chez qui j'étais resté à cause de l'orage, que j'étais parti au petit matin et qu'en chemin j'avais malencontreusement percuté une voiture. Ma mère me dit qu'elle

avait rencontré l'homme et qu'il s'en voulait beaucoup – je ne voyais pas pourquoi car c'était moi qui étais en faute ; je n'avais pas fait attention. Elle me parla d'autres choses, qui n'avaient d'ailleurs pas forcément de rapport avec l'accident, auxquelles je tentai de prêter une oreille attentive. Finalement, un médecin arriva pour m'ausculter et mit fin à l'interrogatoire de ma mère.

Un peu plus tard, je trouvai le moyen de discuter seul à seul avec mon frère. Il s'assit à côté de mon lit et me fixa.

– C'est une fille, en fait, pas vrai ? me fit-il d'un air de conspirateur.

– Oui, avouai-je en levant les yeux au ciel – ou plutôt au plafond. Comment tu as su ?

– Ça se voit à ta tête, mon petit Tom. Tu devrais travailler tes expressions et ta façon de mentir, tu es pitoyable.

Décidément, même dans un lit d'hôpital, Paul ne m'épargnerait jamais ses remarques mordantes. Mais c'est ce qui me plaisait, chez lui.

– Je verrai. Bref, en fait je voudrais que tu ailles chez elle pour la prévenir.

– Quoi ? Mais... elle n'a pas de portable ?

– Non.

– Eh beh. Et elle habite où ? Comment elle s'appelle ?

Je lui indiquai son adresse et lui dis qu'elle se prénomait Sophie. En revanche, je ne connaissais pas son nom de famille.

– Tu n'as pas dû la rencontrer il y a bien longtemps pour ne pas connaître son nom.

– C'est compliqué... Alors, tu veux bien faire ça pour moi ?

– D'accord, je vais aller la voir, mais tu as intérêt à tout me raconter à mon retour.

– Peut-être, répondis-je.

Et Paul sortit. Pendant ce temps, ma mère me tint compagnie et me prévint que mon père arriverait bientôt.

Mon frère revint une heure plus tard, l'air déconfit. Il se vautra sur la chaise à côté de mon lit et me regarda d'un air guère rassurant.

– Alors ? demandai-je pour l'inciter à parler.

– Tu es sûr que tu veux entendre ce que j'ai à dire ?

– Vu ta tête, oui. J'espère que tu ne me fais pas encore une de tes blagues.

– Non, je ne plaisante pas, là. J'ai été dans l'immeuble dont tu m'as parlé et, quand je suis arrivé à l'étage que tu m'as indiqué, je n'ai même pas eu besoin de demander ce qui se passait : il y avait la police et des gens chargés... d'emmener un corps. Celui de ta copine. Elle s'est pendue.

Je ne réagis même pas à l'annonce. Mon cerveau avait arrêté de fonctionner ; seul résonnait dans ma tête le mot « pendue ». Et soudain je repensai à ce que Sophie m'avait dit : que je mourrais bientôt. Obnubilé par Sophie, j'avais oublié cette vision. Mais qu'avait-elle vu, exactement ? Juste mon accident ou mon corps à la morgue ? Elle ne me l'avait pas dit et je n'avais pas jugé bon de l'interroger là-dessus, à la fois désireux de ne pas lui rappeler cette vision macabre et angoissé quant à la réponse qu'elle m'aurait donné. Et si elle avait mal interprété sa vision ? Si, pessimiste comme elle était, en m'apercevant mal en point et évanoui sur la route, elle en avait conclu que j'étais mort ? Je me souvins aussi, alors que j'allais partir, de ma main qu'elle avait fortement serrée et de ces larmes que j'avais senties lors de notre étreinte.

Mon frère me fixait anxieusement, attendant une réaction qui ne venait pas. Finalement, je posai mon avant-bras sur mes yeux. J'avais vu juste : Sophie était une petite chose fragile qui se brisait au moindre choc.

Les mois passèrent. Mes côtes se ressoudèrent lentement et ma jambe eut besoin de quelques mois de rééducation. Je n'arrivais pas à me faire à la mort de Sophie ; j'avais été si proche d'elle et j'étais désormais si loin. Je repensais souvent à ce portrait que j'avais fait d'elle et je me disais que je n'aurais jamais l'occasion de la dessiner en couleurs. Elle resterait à jamais en nuances de gris. Je m'étais repassé d'innombrables fois notre histoire dans ma tête ; j'en étais venu à une hypothèse : si, avant même de venir s'excuser de sa réaction la première fois que je lui avais parlé, elle avait déjà décidé de se tuer ? C'était certainement cette part d'ombre en elle que je n'avais pas su éclairer. Je me sentais coupable. Peut-être aurait-elle vécu comme elle l'avait fait jusqu'à ce jour si je n'étais pas arrivé et n'avais pas déclenché une tempête d'émotions qu'elle s'était astreinte à étouffer toutes ces années.

Et me revoici au bord de cette mer qui charrie de doux et amers souvenirs. Que va-t-il advenir de moi, pauvre hère, sans cette poupée au si joli sourire ?

Naëlle